



locale

photographie

Quand Plossu voit le monde en couleur

Bernard Plossu s'offre une « parenthèse » couleur avec l'exposition organisée par Biz'art pop dans le jardin Raymond-VI, à Toulouse. Des atmosphères prenantes à découvrir à partir du 4 septembre.

Une petite fille dans un univers grisâtre, rehaussé par un drap rose en train de sécher ; un bus qui file dans le brouillard ; une nature morte au vase et au saladier... Dans le monde de Bernard Plossu, que l'on connaît surtout pour ses photographies noir et blanc, intimistes, tendres et voyageuses, la couleur n'éclate pas, clinquante et tape à l'œil. Elle s'invite en douceur, créant des ambiances intrigantes propres à stimuler l'imaginaire.

Votre dernier ouvrage paru, « Voyages italiens », est une splendeur...

L'éditeur Xavier Barral a effectivement réalisé un très beau livre. Mais le projet a été imaginé par Jean-Luc Monterosso, de la Maison européenne de la photographie, à Paris, et par moi. Nous sommes tous les deux d'origine italienne. Nous nous sommes rencontrés à Rome, avec le Toulousain Claude Nori, en 1979. C'est une vieille amitié. A cet ouvrage, il faut ajouter celui que j'ai consacré à l'influence du cinéma néoréaliste sur l'Italie contemporaine, « Periferia », chez Yellow Now. Alain Bergala a écrit un très bon texte.

Que représente l'Italie pour vous ?

Deux pays impressionnent très fortement les voyageurs : l'Inde et l'Italie. J'ai énormément d'images d'Italie, prises du Nord au Sud. Tout est beau là-bas mais rien n'est si simple. Le pays ne se résume pas à une bande d'extravertis qui jouent de la commedia dell'arte. En fait, picturalement, j'ai surtout été marqué par l'école romaine des années 20, peu connue en France (1). Aujourd'hui, moi qui fus homme de cinémathèque, je ne vais plus au cinéma. Je lis beaucoup. Et dans ma bibliothèque, il y a 70 % d'auteurs italiens : Carlo Emilio Gadda, mon préféré, Rosetta Loy, Mario Rigoni Stern, Andrea Camilleri et ses polars... Le seul qui m'endorme est Erri de Luca.

Comment photographier l'Italie, pays qui recèle tant de trésors, notamment architecturaux ?

Je ne sais pas. Je ne peux pas expliquer ma vision. J'évite les clichés comme les évitaient Robert Frank, Josef Sudek, Paul Strand ou Edouard Boubat, mon maître et ami. La photographie, ce n'est pas un œil mais une intelligence. Et aussi, pour revenir à ce que pratiquait Boubat, une danse. Un bon photographe doit savoir bouger, être un très bon danseur.



Comment appréhendez-vous le travail en couleur ?

Cela se décide le matin. Je sens si j'ai envie de voir le monde en couleur. Depuis 1967, tous mes tirages sont des Fresson (2). C'est le seul procédé qui correspond à ce que je recherche : créer des ambiances. Le résultat est très joli : le danger c'est que cela aille vers l'impressionnisme. Je suis certes constamment préoccupé par la peinture mais la pire erreur serait de dire que mes photos couleurs sont des tableaux.

Pourquoi avoir accepté d'exposer en grand format et en plein air à Toulouse, vous l'adepte de la miniature ?

Parce que je n'ai aucune idée de comment cela va rendre, ce qui attise ma curiosité. Et parce que j'aime bien Prune Bérest, l'organisatrice de l'exposition. C'est agréable de travailler avec elle.

Exposition « Parenthèse », du 4 septembre au 24 octobre au Jardin Raymond-VI (allées Charles-de-Fitte), Toulouse. Gratuit. Avec également les photographies de Patrick Van Roy, Franco Fontana et Georges Rousse. Livre « Voyages italiens » de Bernard Plossu (Xavier Barral, 216 pages, 39,50 €).

(1) Courant expressionniste, en opposition au néoclassicisme.

(2) Tirage sophistiqué au charbon qui donne une grande douceur à la photographie et lui assure une longue pérennité.



« Edouard Boubat m'a appris cela : la photographie, c'est une danse. Un bon photographe doit savoir bouger. »

« L'été, je range »

Cet été, Bernard Plossu a refusé tous les projets, tous les voyages, toutes les invitations. « Je suis heureux comme un roi, chez moi, à La Ciotat. Je classe, je range : les livres

offerts par mes collègues, les tirages échangés avec eux depuis 50 ans, nos livres, à Françoise (Nuñez, sa femme, d'origine toulousaine, NDLR) et à moi qu'on destine à chacun de nos enfants. Ce n'est pas parce que j'habite dans le Midi que je passe mes journées à ne rien faire ! »

Propos recueillis par Jean-Marc Le Scouarnec